

CHRISTOPHE
ROCAN COURT



L'ÉVANGILE
SELON MAX

ROMAN



VERSET UN :
TU NE MENTIRAS
POINT...
OU PRESQUE

Flammarion

Extrait de la publication

CHRISTOPHE ROCANCOURT

L'ÉVANGILE SELON MAX

ROMAN

« – Quel métier voudras-tu faire, plus tard ?

– Je serai gourou.

– Drôle d'idée ! D'où tu la sors, gamin ?

– J'sais pas, c'est comme ça. Être un gourou avec un super pouvoir spirituel.

Ils me suivront tous.

– Et s'ils ne veulent pas ?

– Ils n'auront pas le choix !

– Et quel exemple tu montreras ?

– Ce que le curé m'a appris. Que les péchés, c'est pas bien. Que l'avarice, la gourmandise, l'envie, la paresse, l'orgueil, la colère, la luxure, on doit les punir. Quand je serai grand, ceux qui tombent dedans, ils paieront... »

Petit, Max connaît la faim, l'humiliation, la violence, l'abandon. Il accepte, mûrit sa haine, développe son intelligence. Il garde une trace de la douleur : un doigt sectionné par une mère indifférente. Il ajoute un signe distinctif : comme les blasons de sa croisade, il arbore, tatoués, sur l'épaule droite, un crâne, à gauche, une bougie.

Plus grand, il entame une quête de rédemption et va au bout de ses croyances d'enfance. En chassant de gros gibiers. Non pour les tuer, mais pour châtier leurs défauts, leur faire découvrir son Évangile si particulier. Mais comment faire quand tout le monde ne veut pas se convertir ? Et qui sont ceux qui le traquent ?

Avec *L'Évangile selon Max*, **Christophe Rocancourt** signe son premier roman. Rien d'étonnant à cela : pour cet ex-affabulateur de génie, quelle autre voie, aujourd'hui, que celle de la littérature ?

L'Évangile selon Max

DU MÊME AUTEUR

Moi, Christophe Rocancourt, Orphelin, Playboy, Taulard, Éditions Michel Lafon, 2002.
Mes vies, Éditions Michel Lafon, 2006.
Arnaques, Éditions Michel Lafon, 2007.

Christophe Rocancourt

L'Évangile selon Max

roman

Flammarion

*À Dieu,
À la mémoire de mon père,
À Tess.*

« On n'est pas trompé, on se trompe soi-même. »

GOETHE

Prologue

En se couchant, le soleil scintille encore sur les marais salants. L'homme à la peau tannée, concentré sur sa tâche, ne remarque pas tout de suite le petit garçon assis à quelques pas. Et qui l'observe, détaille le moindre de ses gestes. Dans le regard de l'enfant, le paludier, dont le visage se diapre de teintes rouge-orangé, est un saint descendu des vitraux de l'église de Batz. Les mouvements qu'il exécute avec son grand râteau, sa présence charnelle, l'éblouissent.

— Mais pourquoi le saint, il est parti de l'église et il ramasse du sel ?

L'enfant a parlé à haute voix et le paludier a entendu un murmure. Il le découvre en relevant les yeux et, à ses vêtements râpés, sa maigreur et ses grands yeux cernés, l'imagine abandonné par ses parents et/ou échappé de l'Assistance publique.

— Hey, gamin, qu'est-ce que tu fais là ?

— Ben, je te regarde.

— C'est tout ?

— Ben oui.

— Tu as quel âge ?

— Sept ans je crois.

— T'es pas sûr ? C'est quand ton anniversaire ?

— ...

— Je vois...

Un silence s'installe.

— Pourquoi t'es là ? reprend l'enfant.

L'Évangile selon Max

— Tu vois bien, je travaille. Et toi, c'est quoi le métier que tu voudras faire plus tard, quand tu seras grand ? Pompier ou paludier comme moi ?

— Je serai gourou.

— C'est une drôle d'idée ! D'où tu la tiens, gamin ?

— J'sais pas, c'est comme ça. Être un gourou avec un super pouvoir spirituel. Tellement énorme que j'écrirai un cinquième évangile. Je montrerai l'exemple d'abord et, après, ils me suivront tous.

— Et s'ils ne veulent pas ?

— Ils n'auront pas le choix !

— Et quel exemple tu montreras, petit malin ?

— Ce que le curé m'a appris. Que les péchés, c'est pas bien, les sept, et je leur ferai la guerre. Ils sont vilains ; le père André me les a montrés : avarice, gourmandise, envie, paresse, orgueil, colère, luxure. Ils viennent tous d'un sein pourri, il dit le père André... Les gens sont vides avec leurs péchés et moi, je veux pas, quand je serai grand, être qu'avec des fantômes. Je préfère les saints, comme toi...

— ...

Bras de mer

Ce n'est qu'une illusion. Et le miroir en face de la fenêtre qui produit cet effet. Il ne pleut pas sur cet homme, mais dehors. Sur tout le reste de la ville, lavée en grand par un déluge qui a commencé la nuit dernière. Lui, contrairement à elle, est parfaitement sec sur le lit king size. Les gouttes de sueur ont déjà séché dans son sommeil. Sous une peau de bête qui lui couvre les fesses, la forme dort et sa respiration, lente et lourde, accompagne le cliquetis de la pluie.

L'épaisse moquette américaine étouffe ses pas quand la jeune femme se rapproche, pieds nus. Elle le regarde, allongé sur le ventre, vulnérable, le dos offert en cible. Avec deux tatouages pour guider la trajectoire de la balle, la courbe du couteau. Un crâne à shooter sur l'épaule gauche, une bougie à moucher sur l'épaule droite.

Elle s'amuse, silencieusement. Comme il semble exténué, elle pourrait en profiter... Elle pourrait même tout lui faire ; elle y pense d'ailleurs. Elle n'y peut rien, c'est ainsi, un réflexe. À cause de son père, elle est toujours en train d'imaginer le pire à infliger à ceux qu'elle croise. Pourtant, elle en est sûre désormais, elle n'est pas sadique du tout, ni maso non plus. Et puis, lui, il mérite moins que les autres ces pensées horribles, ces velléités de meurtre montant en elle comme d'ignobles bouffées de chaleur.

Elle aurait pu le tuer hier soir déjà, il était prêt, mais elle ne l'a pas fait. Parce qu'il n'y avait aucune raison. Pour le

braquer ? Même pas, elle s'en moque, elle, du pognon ; elle en a quand elle veut.

*

Elle ne dort pas. Presque jamais en tout cas. Ce qui lui donne ce teint un peu pâlot malgré son hâle. Elle regarde plutôt les autres dormir et se laisse, comme ce matin, emporter par son imagination. Elle voit très bien ce qu'elle pourrait lui faire subir, notamment avec cette clé très pointue qu'elle garde sur son trousseau mais qui n'ouvre aucune porte. Une clé pour parfaire les tatouages au sang par exemple, allonger le crâne d'une plaie, lui offrir un cou béant...

Sa pulsion va et vient, au rythme de ses tempes. Sur le lit ivoire, le fauve s'ébroue et sourit.

*

Max vient d'ouvrir un œil et ce qu'il voit l'incite à ouvrir le second. Un long corps mince qui se termine par une tignasse blond cendré et, un peu en dessous, une poitrine opulente, tachetée comme celle d'une rouquine. Dans son sommeil, il y en avait une autre, brune celle-là. Du même acabit, tout aussi bandante. Une beauté en vaut une autre, pense-t-il souvent. Quoique... Celle-ci, avec ses cils retroussés, son petit nez, son large front un peu carré et sa sublime bouche, a un truc bien spécial. Sa carnation, on dirait celle des mannequins articulés qui vous snobent dans les vitrines. Elle a un genre de morgue, cette fille...

C'est ce qui lui a plu hier à l'aéroport : le port de tête, dégainé comme un flingue, et la queue-de-cheval, prête à vous balayer d'un mouvement de nuque. Et ce sourire, ce truc qu'elle fait quand elle sourit surtout, quand elle a souri au chien plutôt qu'au douanier hier matin. Son costume d'homme à rayures tennis, ses babines retroussées sur des canines impressionnantes et son *good morning doggy dog*,

avaient convaincu Max que, comme lui, elle n'était pas de ce monde, celui en train de se liquéfier bruyamment dehors.

Le haut de la cuisse fuselée, la couverture en fourrure qui s'agite, les trombes d'eau en arrière-plan, Jane se recouche. Alors, il pose sa main, la gauche, sur sa cuisse. Elle est abîmée, atrophiée, sa main, sans l'annulaire. Un coup de sa mère. Un moyen radical si on veut éviter que son fils se marie : lui couper le doigt de l'alliance. Effectivement, Max n'a épousé personne. Il n'a pas eu non plus à fuir sa mère ; elle l'a fait pour lui.

Jane lui chope le poignet et l'arrête net. Non parce qu'elle n'a pas envie, mais parce que, maintenant, il est son frère, un frère d'armes en somme. Elle a couché avec lui une fois ; plus, ce serait de l'inceste, limite amoral. D'autant qu'elle n'aime pas les hommes. Quand elle les baise, c'est qu'elle pactise. Ça veut dire qu'elle les tolère en tant qu'hommes et pour les tolérer en tant qu'hommes, elle leur demande de ranger leur sexe, de ne plus jamais le laisser traîner. Elle pensait qu'il avait compris, parce que, hier, après leur conversation « amicale » – ils avaient très peu parlé, ayant seulement dit l'essentiel, ce que l'on se raconte au début, la première fois quand on sent qu'on sera toujours lié –, elle avait expliqué que l'amour n'avait rien à faire dans l'histoire. Impossible. Il n'avait pas de seins et elle ne croyait pas en Dieu. Impossible.

*

Elle arbore son sourire de carnassière et, nue, remet ses chaussures. Ensuite, elle marche du lit au canapé, du canapé au lit, en veillant bien à laisser, avec ses talons pointus, des traces sur la moquette. À chaque pas, un mot, enfoncé dans le sol. Elle lui explique qu'elle adore ses neuf doigts et plus encore celui qui manque, qu'elle est contente de sa nuit, qu'il est beau avec ses yeux changeant de couleur, qu'elle aime sa peau de panthère et son sens de l'ironie... Mais qu'il est français et qu'elle ne peut pas les saquer. Mais non, n'importe quoi, c'est juste qu'ils sont partenaires maintenant, pas amants, pas amis, pas amoureux, rien du tout, seulement partenaires.

L'Évangile selon Max

Pour le tout et le rien. Après, elle s'arrête et se tait, comme si c'était définitif et qu'elle allait regagner sa vitrine.

Max, lui, il s'en moque, et elle le sait. Il n'est pas là pour Jane. Elle se résume à un supplément qu'il prend, au passage. Un bonus. Partout, il ne se contente pas de ce qu'il a ou aura, mais du strict maximum. Deux valent mieux qu'un t'as déjà. Voilà sa philosophie, sa religion, son évangile même.

*

Avant, lorsqu'il était petit – il n'y a pas si longtemps – il n'avait rien et toujours moins que rien. Après, il a inversé le chemin des choses, réorienté le vent de la chance... Et puis, les femmes, il les a prises par paquets depuis qu'il est en âge de copuler – douze ans dans son cas – toutes, dans tous les sens, à tous les âges. Par bravoure, bravache, sens du challenge aussi. C'est son sang de gitan. Alors, un exercice de baise en moins, *he couldn't care less...* Surtout que le jour sera dense ou ne sera pas, et que ce soir, il sera parti. S'il n'a pas quitté Detroit ce soir, vont surgir, il le sent, les problèmes. Or Max n'en veut plus. Maintenant, tout doit couler, glisser comme ce ruisseau sur la terrasse vers le trou de la gouttière. Ce soir, il ne sera plus là.

Elle s'est habillée en gris et s'est assise par terre, en tailleur. Elle roule un joint si énorme que Max se demande comment sa bouche fera pour le tenir et si elle n'a pas, malgré ses cheveux lisses, un papi jamaïcain quelque part.

C'est cette fameuse herbe qui lui a valu de faire connaissance avec le chien hier à l'aéroport. Et avec lui. Ces abrutis de douaniers ont cru qu'ils étaient ensemble alors que Max se contentait de marcher derrière elle dans la passerelle, juste concentré sur son cul, humant les phéromones dans son sillage. Quand ils se sont pointés, le chien et ses maîtres s'imaginaient qu'elle avait essayé de passer son sac, derrière, à Max. Une pure hallucination qui avait ensuite permis au Français de nouer un contact intéressant avec la suspecte dans les arrières-salles où ils avaient été fouillés et leurs bagages, dépouillés.

*

Pendant la durée de l'inspection, ils n'avaient pas eu le droit de se parler, mais regarder dans la valise de l'autre, ça, ils pouvaient. Pour une autre fille que Jane, l'intimité mise ainsi à sac, devant un inconnu, avec des gants comme ceux des voleurs, aurait été gênante, voire traumatisante. Mais Max l'observait, elle, sourire. Surtout quand l'immonde, gravement coincé et très acnéique flic chargé de fouiner dans sa grosse Vuitton, avait commencé à en sortir, un par un, les godemichés et vibromasseurs pour lesquels elle avait payé un supplément

bagage. Elle jetait, de temps à autre, des regards à Max, qui signifiaient : « Ils peuvent se toucher, ils ne trouveront rien. » *A posteriori*, ses yeux ajoutaient : « Ce soir je fumerai mon *splif* et je les emmerde ; ce soir, cette nuit, demain matin, l'hôtel non-fumeur, je l'emmerderai aussi, *fuck them all*. »

À Max, elle ne disait rien d'autre que ce que ses yeux exprimaient, aux douaniers en revanche... Elle jouait avec eux, faisait des commentaires, très courts, très espacés, du genre, en parlant de son attirail de sex toys : « J'ai enlevé les piles parce que je savais que vous les trouveriez. » Et quand son nouveau copain en uniforme avait fini par déchirer son gant dans une boîte à savon collante, elle avait arrêté de sourire, humiliée d'être checkée par le plus gland des douaniers. Max, lui, n'avait pu réprimer un sourire, trop large pour ne pas être moqueur. Le type n'avait pas bronché, mais son énervement était manifeste. Il n'avait rien trouvé.

*

Ils étaient sortis ensemble de l'aéroport de Detroit, deux heures après avoir atterri. Ils étaient ensuite montés, en silence, dans le même taxi. Ça démangeait Max de lui demander ce qu'ils cherchaient. « Toi, tu fais quoi à Detroit ? » avait-elle lâché en regardant par la fenêtre, très posément, dans un français quasi parfait. Il n'avait pas répondu, ni posé de question. Leur silence faisait office de confidence. Tant que rien n'était clair, tout restait possible. De dos, de face, de profil aussi, Max la trouvait jolie, sombre, avec des cils en ombres sur sa peau de celluloid.

Table des matières

Prologue	9
Bras de mer	13
Rita	29
Allers-retours	45
L'air de Max	57
The party	69
Nique ton père	85
Plaie d'argent n'est pas mortelle	103
La cité des femmes	125
Sunrise Boulevard	153
Papi gâteau	177
Trop gourmands	197
When the shit hits the fan	217
Évaporation	235
Cramés	261
Parano	283
Sèches surprises	305
Suspens	329
Un bon casting	355

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N°édition : L.01ELIN000179.N001
Dépôt légal : mai 2010

Extrait de la publication